



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 46 | 25.11.2018

**«Bohemian Rhapsody»,
une lecture**

**B. Traven, la révolte
et le mystère (2)**

Les «jobs à la con»

L'Antipresse se raconte

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Une semaine avant notre troisième anniversaire de calendrier, nous marquons ce 25 novembre la sortie de la 156e édition. Elle nous rappelle qu'une année a bien 52 dimanches à l'Antipresse et que nous n'en avons pas manqué un seul depuis le lancement de notre lettre, le 6 décembre 2015!

Nous avons profité de l'occasion pour faire un petit bilan et une reformulation de notre raison d'être que nous vous proposons dans la rubrique du «Passager clandestin» où l'invité n'est autre... que l'Antipresse elle-même. Vous pouvez également écouter cet entretien diffusé ce 24 novembre par la Radio suisse romande.

Par ailleurs, un certain nombre de lecteurs nous ont écrit pour signaler des problèmes avec leur enregistrement sur notre nouveau site internet. En général, ces problèmes ont été

levés. L'essentiel, pour une première connexion, est de

- bien entrer dans la fenêtre «e-mail» l'adresse sur laquelle vous recevez cette lettre...
- puis de demander la réinitialisation de votre mot de passe avec le bouton «mot de passe perdu». (1)

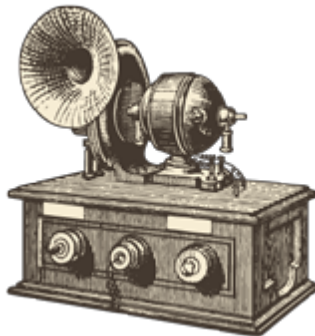
Le numéro de la semaine prochaine sera un peu spécial, celui-ci est classique mais encore une fois très riche. Nous serons heureux de recueillir vos réactions et vos impressions sur votre lettre du dimanche d'ici l'édition prochaine.

***L'Antipresse vous plaît? Vous enthousiasme? Vous agace? Vous déçoit? Ecrivez-le nous!**

Bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT

PS Les réfractaires absolus aux procédures du net peuvent nous écrire et nous trouverons une solution!



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Coming out

BOHEMIAN RHAPSODY N'EST PAS SEULEMENT LE ÉNIÈME BIOPIC D'UNE STAR DU SHOW-BUSINESS. C'EST AUSSI UN PUISSANT *BILDUNGSROMAN* ET UN CHANT D'AMOUR POUR LA FAMILLE. ON LE REGARDE LA GORGE SERRÉE, À LA FOIS POUR LA PERFORMANCE DES ACTEURS ET POUR LES VÉRITÉS HUMAINES SIMPLES ET DÉCHIRANTES QU'IL PARVIENT À GLISSER DANS LA CAVALCADE DÉBRIDÉE D'UN DES PLUS GRANDS GROUPES ROCK DU MONDE.

Yougoslavie, 1980. J'avais treize ans. Le dictateur Tito venait de mourir et le pays entraînait sans le savoir dans sa course à la guerre civile. Mais cet été-là, tout était encore comme avant: détendu, immobile et comme irréel. Au petit magasin de disques de ma ville natale, on trouvait les derniers succès mondiaux, représentés dans un vinyle un peu plus épais par les soins des maisons de disques nationales. La sortie des grands albums était un événement dont on se souvenait. Je venais d'acheter *In through the Out Door*, l'opus terminal de Led Zeppelin, l'été même de sa sortie. On l'écoutait chez mon ami Sacha, qui avait un tourne-disque dans sa chambre. On le passait jusqu'à l'usure, en alternance avec deux ou trois autres, dont *A Day at the Races*, de Queen.

Le son que produisaient ces groupes anglais, leur audace, leur originalité, faisaient basculer toute la production culturelle de l'Est (et de l'Ouest aussi) dans la ringardise provinciale et étriquée. Avec Queen, on ne dansait pas encore, mais on commençait à respirer. *Tie your mother down!* commandait Fred-

die dès la première chanson de l'album. Attache ta mère au radiateur, et... bref! Que pouvaient bien peser la variété à paillettes, les chansonniers à pipe, les dissidents soviétiques à la guitare ébréchée face à ces raz-de-marée sonores, à ces sortilèges et incantations, à ces bandes-son pour nuits de Walpurgis?

A L'ASSAUT DE LA PLANÈTE

Bohemian Rhapsody m'a ramené dans ce temps-là, le temps des cols en pointe démesurés, des chevelures crasseuses et des chanteurs androgynes à paupières nacrées. Personne n'avait songé que le chant du cygne de la civilisation occidentale se répandrait comme une déflagration à 120 décibels, à travers le monde entier.

Queen était l'un des temples de ce culte de fin du monde. Et au milieu de Queen, entre le bassiste effacé et le guitariste introverti, vibrait cette pile à combustible au nom de prestidigitateur: Freddie Mercury. On savait que ce n'était pas son vrai nom, qu'il n'était pas vraiment anglais, mais on n'avait jamais eu le temps d'y penser plus que ça.

Le film de Bryan Singer nous oblige à y repenser. Les *enfances* de Freddie (comme on disait chez les classiques) se passent sous le nom de Farrokh Bulsara au sein d'une famille issue d'une ethnie méconnue et d'une religion encore plus rare. Des gens normaux, en fait, aussi normaux qu'on peut l'être, ne souhaitant le mal à personne et s'évertuant, dans toute la mesure du possible, à trouver la voie du bien.

Farrokh sort tout le temps sous l'œil réprobateur de son père et la tendre préoccupation de sa mère. Il cherche en fait — nous ne le savons pas encore — à noyer une angoisse qui le poursuivra toute sa vie. Il fréquente les scènes enfumées du rock anglais. Les premières places y sont déjà occupées par les Stones, les Who ou le Zeppelin. Le groupe qu'il se trouve est de troisième zone. Le Brian qui gratte la guitare, et qui utilise son abondante chevelure comme un voile de pudeur pour cacher sa timidité, est étudiant en astrophysique. C'est dire!

Mais Brian est un grand musicien. Et Roger, le batteur, et John, le bassiste, sont plus que des comparses. A quatre, ils vont partir à la conquête d'un territoire qu'on croyait déjà mis en coupe réglée par les géants du rock.

En marge de la «grande histoire» du groupe et de son leader, *Bohemian Rhapsody* offre de précieux moments de méditation sur les lumières et les gouffres de la création artistique. Sur l'opposition foncière entre le *business* et la liberté

des artistes — opposition résolue à la force du poignet en faveur de ces derniers en l'occurrence (dans le film en tout cas). Le Freddie incarné par Rami Malek est bouleversant de bout en bout, même s'il est, des quatre personnages, le moins ressemblant à son original. La reconstitution, seconde par seconde, de sa prestation historique au concert Live Aid de 1985, est sidérante.

UN CONTE D'ENRACINEMENT ET D'EXIL

Mais le film met l'accent — à moins qu'il l'affabule — sur un aspect inattendu de la vie de Freddie Mercury. L'importance de la famille (étendue aux membres du groupe) et la terreur de la solitude. Animé de la conviction constante qu'il «doit devenir celui qu'il devait être», Farrokh change de nom et d'identité, se façonne visuellement, insuffle une énergie déterminante dans l'évolution du groupe. Mais il ne sait comment avouer et s'avouer son identité sexuelle profonde, qui l'attire vers les hommes. Dans le film, c'est sa femme Mary, follement aimée, qui entérine le «coming out» en lui révélant le nom de son malaise. Et qui, résolument et malgré sa peine, le quitte pour refaire sa vie.

A partir de cet instant, le film vire à la tragédie. Ayant acheté une maison immense où chacun de ses chats aura sa chambre, Freddie installe Mary dans l'immeuble à côté. Le soir, seul dans son palais, il échange des signaux lumineux avec son ex-femme, à deux jets de pierre. Mais le mur élevé entre eux est

**AUX PIEDS DE FREDDIE.
MONTREUX, 10.2016.
(PHOTOBIOGRAPHIE,
© SLOBODAN DESPOT)**

aussi épais que la distance est faible. Le jeu est puéril, Mary le sait et le spectateur lui-même fond de chagrin pour cet homme. A partir de cet instant, Freddie tombe sous l'influence d'un amant cupide et possessif et dans un milieu de cuirs et de fétiches dont on préfère ne pas voir les visages.

Pour se consoler, Mercury organise des *parties* échevelées qui tiennent du carnaval de Rio. Les copains de Queen, avec leurs épouses, se sentent mal dans cette volière jacassante et surfaite. Ils le lui font savoir, le plaquent en pleine noce. Sa solitude nous étrangle. Elle nous accable plus encore lorsque nous apprenons avec lui que Mary, cette femme devenue inutile mais qu'il n'a jamais su quitter, lui apprend qu'elle est enceinte... d'un autre.

Freddie Mercury, dans le film, finira par comprendre le jeu de son traître domestique et le plaquer — avec toute la farandole des sangsues gay qui l'entoure — pour entamer une liaison sereine avec Jim Hutton qui fut, paraît-il, la lumière de ses dernières années, assombries par le sida. C'est en sa compagnie qu'il finit par renouer avec son père. La triple réconciliation, avec sa famille de sang, sa famille d'élection — Queen — et sa femme, fait de ce film une



grande fable classique qui semble issue des contes édifiants de Léon Tolstoï.

On a pu dire que le scénario a pris des libertés par rapport à la réalité. Un ami anglais, qui a bien connu l'époque, a simplement souri à ces portraits de rockers en bons pères de famille. Mais la vie du zoroastrien Farrokh Bulsara/Mercury, qui associa l'opéra à la guitare électrique, a quelque chose d'une grande parabole sur la grande lutte des contraires: le bien et le mal, le beau et le laid, la voie juste et les chemins de perdition. Une parabole qui traverse le demi-siècle cacophonique que nous venons de vivre, mais qui prend racine dans l'archaïque et l'immuable.

- *Bohemian Rhapsody*, film de Bryan Singer, avec Rami Malek, Gwilym Lee, Lucy Boynton.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

B. Traven, un anonyme célèbre (2)

« LA BIOGRAPHIE D'UN HOMME CRÉATIF N'A PAS LA MOINDRE IMPORTANCE. SI ON NE RECONNAÎT PAS L'HOMME À SES ŒUVRES, DE DEUX CHOSSES L'UNE : SOIT C'EST L'HOMME QUI NE VAUT RIEN, SOIT CE SONT SES OUVRAGES. L'HOMME CRÉATIF NE DOIT PAS AVOIR D'AUTRE BIOGRAPHIE QUE SES ŒUVRES. C'EST DANS SES ŒUVRES QU'IL SOUMET À LA CRITIQUE SA PERSONNALITÉ ET SA VIE. » LE PROPOS** (1) **EST DE B. TRAVEN, QUI FIT TOUT POUR DISPARAÎTRE DERRIÈRE SON ŒUVRE, QUITTE À LAISSER MÛRIR LES RUMEURS LES PLUS FANTASISTES SUR SON COMPTE.

Fils naturel de Guillaume II, pseudonyme de Jack London qui ne serait pas mort en 1916, ou encore d'Amrose Bierce, l'auteur américain du *Dictionnaire du diable*(2), disparu sans laisser de traces début 1914 au Mexique... Si les rumeurs les plus fantaisistes coururent à son sujet dès les années 1930, ce fut surtout après le succès mondial de l'adaptation du *Trésor de la Sierra Madre*, sorti sur les écrans en 1948, que les recherches à son sujet furent à leur apogée. L'excellente biographie que lui consacra Rolf Recknagel en 1965, *B. Traven, romancier et révolutionnaire*, qui fut d'abord publiée aux Éditions Reclam à Leipzig (ex-RDA) puis mise à jour à plusieurs reprises, a été traduite et publiée en français en 2009 par les Éditions L'insomniaque, et une nouvelle édition revue vient de paraître aux Éditions Libertalia. Confirmés par la veuve de B. Traven, Rosa Elena Luján, les résultats des recherches de Recknagel ont eu le mérite de clore un débat stérile sur la vie de B. Traven. Venons-en à l'œuvre elle-même, dont une grande

partie n'a pas encore été traduite en français.

On pourra se faire une (toute petite) idée des écrits du Ret Marut du *Ziegelbrenner*, dont quarante numéros parurent entre 1917 et 1921, avec le petit recueil de morceaux choisis publié par les Éditions L'insomniaque sous le titre *Dans l'État le plus libre du monde*(3). Déjà évoqué dans ma précédente chronique, *Le vaisseau des morts* (1926) est son premier roman publié en tant que tel, la parution en volume des *Cueilleurs de coton* (jamais traduit en français), paru initialement en feuilleton, l'ayant suivi de peu. *Le trésor de la Sierra Madre*, paru en 1927, est le premier roman de B. Traven dont l'action se déroule au Mexique, au début des années 1920, au lendemain de la révolution qui mit fin, en 1911, à la présidence qui avait duré trente-cinq ans du *caudillo* Porfirio Díaz, héros de la guerre contre le Second empire français en 1876.

Suivit en 1928 un recueil de nouvelles, *Der Busch und andere Erzählungen*, dont cinq furent publiées en 1967 chez Stock dans un

recueil intitulé *Le visiteur du soir*, et dont seule une édition en livre numérique (4) est actuellement disponible.

Entre 1925 et 1928, B. Traven effectua plusieurs expéditions dans la jungle du Chiapas, où il vécut avec les Indiens et apprit à les connaître. Il tirera d'abord de ces expériences *Land des Frühlings (Le pays du printemps)*, publié en 1928 et jamais traduit en français, un récit de voyage dans lequel il étudie les sociétés indiennes vivant au Chiapas, et *Die Brücke im Dschungel* (1929) qui dut attendre 2004 pour être publié en français(5), roman « indien » qui préfigure son œuvre majeure « Le cycle de l'acajou ».

Dans « Le cycle de l'acajou » B. Traven va traiter de ce qui va l'occuper exclusivement durant plusieurs années : faire connaître la lutte de libération des prolétaires indiens et défendre la dignité humaine. En 1927, dans une lettre à son éditeur allemand, la Büchergilde Gutenberg, B. Traven écrivit : « *Je considère l'Indien mexicain et le prolétaire mexicain, qui est indien à quatre-vingt-quinze pour cent, comme mon frère de cœur qui m'est plus proche qu'un frère de sang ; je sais avec quel courage, quel dévouement, au prix de quels sacrifices – inconnus et inouïs en Europe – l'Indien prolétaire lutte au Mexique*



pour sa libération, pour accéder à la lumière du soleil. C'est une lutte de libération sans équivalent dans l'histoire de l'humanité, ni même dans l'histoire du prolétariat en lutte. »

Malheureusement, le lecteur français ne pourra pas lire l'intégralité des six romans qui constituent ce cycle, deux d'entre eux n'ayant pas été traduits en français et un troi-

sième étant épuisé. Le premier, *Der Karren (La Charrette)*(6), est paru en 1931, comme le deuxième *Regierung* (paru en français, allez savoir pourquoi, sous le titre *Indios*, épuisé). Le troisième *Der Marsch ins Reich der Caoba* (1934) (*La Marche sur l'empire de l'acajou*) et le quatrième, *Die Troza* (1936) n'ont jamais fait l'objet

d'une édition en français, contrairement au cinquième, *Die Rebellion der Gehenkten (La révolte des pendus)*(7) et au sixième, *Ein general kommt aus der Dschungel* (sous le titre français *L'Armée des pauvres*(8)). Dans ce cycle, B. Traven retrace le destin d'un groupe d'indiens au fil des événements qui précèdent et accompagnent la révolution mexicaine. S'il fallait n'en lire qu'un, je recommande particulièrement *La Révolte des pendus*, considéré par beaucoup comme « le » chef-d'œuvre de B. Traven.

Paru avant « Le cycle de l'acajou »,

je recommande également *Rosa Blanca*(9) (1929), dans lequel s'expriment pleinement l'ironie et l'humour noir qui caractérisent B. Traven pour décrire ici la façon dont le président d'une compagnie pétrolière américaine va s'y prendre pour déposséder l'Indien Hacinto Yanyez de son hacienda, la Rosa Blanca. Humour et ironie qui sont aussi très présents dans sept des huit nouvelles qui composent le recueil *Le chagrin de saint Antoine*(10), la dernière étant le récit d'une légende indienne, *La création du soleil*.

Parus cette année chez Libertalia, deux petits livres valent le détour : tout d'abord *Le Gros Capitaliste et autres textes*. La nouvelle qui donne son titre à ce livre, qui relate les déboires d'un Américain qui veut convaincre un Indien de lui fabriquer en quantité des petits paniers artisanaux, est proprement hilarante. Quant au second, *Macario*, c'est l'adaptation « à la mexicaine » d'un conte des frères Grimm de 1812, *La mort marraine (der gevatter Tod)*. Aux aficionados, outre la biographie de Rolf Recknagel, je ne peux que recommander l'excellent « roman graphique » réalisé par l'auteur de bande dessinée Golo : *B. Traven, portrait d'un anonyme célèbre*, publié chez Futuropolis en 2007.

Pour terminer, je vous livre une citation du dernier écrit de Traven avant sa mort, reprise dans *Le Gros Capitaliste* : « *Malgré ses troubles et ses défauts, ses déceptions, ses souffrances, ses problèmes, ses événements fâcheux et ses averses*

de grêle ponctuelles, ce monde reste néanmoins trop beau pour qu'on l'abandonne, même si l'on est malade, fatigué de la vie ou proche d'une fin sans espoir. Tenez bon. Poursuivez la lutte, ne laissez pas tomber. Crachez au visage de la mort et tournez-lui le dos. Le soleil est toujours dans le ciel, entouré d'étoiles. »

~~~~~  
NOTES

1. Extrait d'une lettre de B. Traven jointe à l'envoi du manuscrit du *Vaisseau des morts* à la Büchergilde Gutenberg, et destinée à ses lecteurs. In Rolf Recknagel, *B. Traven, romancier et révolutionnaire*, Éditions Libertalia, nouvelle édition 2018, livre dont sont tirées les informations et la citation reprise dans cette chronique.
2. Ambrose Bierce (1842-1913 ?), *Le dictionnaire du diable* (1911), Rivages, coll. « Rivages poche », 2014.
3. L'insomniaque, coll. « Les petites insomnies », 2011.
4. *La République des Lettres*, 2016. La nouvelle Macario est disponible séparément (voir *infra*).
5. B. Traven, *Le pont dans la jungle*, Gallimard, coll. « La noire », 2004.
6. La Découverte, 2005, coll. « La Découverte/poche », 2010.
7. La Découverte, 2004, coll. « La découverte/poche », 2010.
8. Le Cherche-midi, 2013.
9. La Découverte, 2005, coll. « La Découverte/poche », 2010.
10. Traduit de l'allemand par votre serviteur. La Découverte, 2005, coll. « La Découverte/poche », 2010, en cours de réimpression, selon les informations fournies par l'éditeur.





ENFUMAGES par Eric Werner

## «Féodalité managériale»: la multiplication des «jobs à la con»

**P**OUR DAVID GRAEBER, LES JOBS À LA CON (À NE PAS CONFONDRE AVEC LES «JOBS DE MERDE», QUI EUX ONT LEUR UTILITÉ) REPRÉSENTENT UNE PART APPRÉCIABLE DE L'ENSEMBLE DES EMPLOIS ACTUELS. L'ENQUÊTE QU'IL A MENÉE PROPOSE UN PANORAMA CRUELLEMENT RÉALISTE DU MONDE DU TRAVAIL AU DÉBUT DU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE.

Dans son livre *Bullshit Jobs* (éd. Les Liens qui Libèrent, 2018), l'anthropologue David Graeber relève qu'une des raisons et non des moindres de l'explosion actuelle des coûts de la santé dans les pays occidentaux est liée au souci de quantification. On veut aujourd'hui tout quantifier, même ce qui ne se prête pas à la quantification, comme, justement, les soins médicaux. Or, ces opérations de quantification coûtent cher. Elles nécessitent la création de très nombreux postes de travail, en particulier dans les professions juridiques et bureaucratiques. Toutes sortes de personnes sont ainsi payées pour quantifier les soins médicaux, et d'abord pour en dresser une liste autant que possible exhaustive. On s'emploie ensuite à les standardiser, et au final à les monétariser: telle tâche précise en tant de temps et pas une minute de plus,

facturée tant, et pas un centime de plus, etc.

C'est très compliqué à faire, et c'est pourquoi tous ces postes sont créés. David Graeber parle à leur sujet de jobs à la con (*Bullshit Jobs*). Leur utilité sociale est nulle, mais ils aident à l'industrialisation de la médecine, concrètement à son arraisonement au monde de la finance, qui, on le sait, occupe une grande place dans les sociétés occidentales contemporaines. Faut-il préciser que le monde de la finance inclut lui-même en son sein un très grand nombre de jobs à la con. Comment en irait-il autrement puisque lui-même ne produit rien, sinon des crises périodiques qui mettent l'économie réelle à genou (comme on l'a vu encore en 2008) ?

Pour en revenir à la médecine, l'industrialisation des soins médicaux a conduit en Suisse à la création du système Tarmed, qui fait que les

médecins consacrent aujourd'hui 25 % de leur temps de travail à des tâches administratives. Ils croulent sous la paperasserie. En soi, le métier de médecin n'est pas un job à la con, mais à cause de ce qu'on vient de dire il est en train de le devenir, baisse de la qualité des soins à la clé. On parlera ici de *bullshitisation* : toutes sortes de métiers et de professions sont en voie, aujourd'hui, de bullshitisation. Les professions médicales, mais pas seulement. Voyez par exemple les universitaires. Autrefois, ils consacraient le plus clair de leur temps à l'enseignement et à la recherche. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, car ils sont très largement accaparés par leurs tâches administratives (rapports d'activité, évaluation de soi et des autres, demandes de subsides, participation à des réunions à la con, etc.). Graeber écrit : *«Une étude récente laisse entrevoir l'ampleur du désastre: les universités européennes auraient dépensé environ 1,4 milliard d'euros par an à préparer des demandes de subvention qui ont été rejetées — des sommes qui, évidemment, auraient pu servir à financer la recherche»* (p. 263).

#### **DES OCCUPATIONS FAITES... POUR VOUS OCCUPER**

Rien d'étonnant dès lors à ce que cela se traduise par une baisse généralisée du niveau des universités. Car c'est ce qu'on constate aujourd'hui. Les universitaires continuent, certes, à publier, mais *«les ouvrages qu'ils publient sont de plus en plus minces, simplistes et mal ficelés»* (p. 302). Cette baisse généralisée du

niveau des universités fait écho à la baisse de la qualité des soins dans le domaine médical. Dans les deux cas, les personnels se voient aspirés dans une logique parasitaire, celle de la marchandisation, logique les conduisant à travailler de plus en plus dans l'urgence, et donc à faire de moins en moins bien leur travail, à le bâcler. Le temps de l'urgence est celui de la quantification poussée à l'extrême. Or, encore une fois, certaines choses se prêtent mal à la quantification: les soins médicaux, on l'a dit, mais aussi la production intellectuelle.

Pour David Graeber, les jobs à la con (à ne pas confondre, dit-il, avec les *«jobs de merde»*, qui eux ont leur utilité) représentent une part appréciable de l'ensemble des emplois actuels. Dans les pays riches, entre 37 et 40 % des gens estiment aujourd'hui que leur travail ne rime à rien, et le plus souvent cela correspond à la réalité: il ne rime à rien. C'est près de la moitié de l'économie. *«Sur toute la planète, les économies sont devenues de gigantesques machines à produire du vent»*, écrit Graeber (p. 210). Qui précise que si l'on supprimait d'un trait de plume l'ensemble de ces jobs factices, on pourrait très facilement instaurer la semaine de travail de 20 ou même de 15 heures.

La question est donc de savoir pourquoi on ne le fait pas. Graeber répond en disant que si on le faisait, cela porterait atteinte aux intérêts de la classe dirigeante (le 1 % des très riches). Les dirigeants préfèrent en effet que les gens soient occupés à travailler à 150 % (y compris dans des

emplois factices) que le contraire. Ils les maintiennent ainsi sous contrôle. En plus, cela nourrit les tensions sociales (*divide ut impera*). Il se trouve en effet que les jobs à la con sont beaucoup mieux payés que les jobs réellement utiles. Utilité et rémunération varient même en raison inverse l'une de l'autre. Tout se passe comme si la société voulait pénaliser les gens exerçant des professions socialement utiles et au contraire récompenser les détenteurs de jobs factices. Il en résulte des tensions importantes entre ces deux catégories de travailleurs. Les détenteurs de jobs utiles mais mal payés voudraient bien toucher les mêmes salaires que les détenteurs de jobs factices, alors que ces derniers envient les détenteurs de jobs productifs et bénéfiques (on parlera ici de «jalousie morale»).

#### LA SERVITUDE PAR LE NÉANT

En arrière-plan, il y a cette idée que défend Graeber suivant laquelle l'homme est par nature altruiste. Il aime se rendre utile à son prochain, et lorsqu'il en est empêché (ce qui est le cas lorsqu'il exerce un job factice), il en éprouve une grande frustration. Parfois même il en devient malade. Produire du vent n'est pas bon pour la santé. Graeber prend ici le contre-pied de la vulgate utilitariste, celle, chère aux néolibéraux, selon laquelle l'homme serait soumis à la loi du moindre effort: moins il en ferait, plus il serait heureux. C'est faux, dit-il. L'homme aime au contraire bien travailler, dépenser son énergie, à la condition, il est vrai, que

cela ait un sens, que cela profite au bien commun. Autrement il déprime, parfois même déprime.

Les détenteurs de jobs à la con, s'en étonnera-t-on, se posent volontiers en défenseurs de l'ordre social. Graeber parle à leur sujet de «*féodalité managériale*». Ils font bloc derrière le 1 % des très riches, qui en retour veillent à ce que lesdits jobs soient maintenus coûte que coûte. Économiquement parlant, on aurait intérêt à les supprimer, c'est ce qu'il serait rationnel de faire, mais le système actuel n'a justement rien à voir avec la rationalité économique. «C'est un système d'extraction de la rente (...) où les impératifs économiques et politiques sont largement confondus» (p. 266).

Par extraction de la rente, il faut entendre ici l'ensemble des mécanismes par lesquels les travailleurs réellement productifs se voient spoliés du produit de leur travail au bénéfice du 1 % des super-riches, lesquels en retour en redistribue une partie, mais une partie seulement, en créant, justement, des jobs à la con. Voyez également la complexification à n'en plus finir des lois et règlements dans tous les domaines (bancaire, fiscal, social, etc.), prétexte à la création de tels postes. On est au-delà ici de la distinction entre le privé et le public. La paperasserie se moque bien de telles distinctions.

L'auteur évoque ici l'ancienne féodalité, mais on pourrait se demander si ce qui dessine en arrière-plan, ce ne serait pas plutôt un retour au «despotisme oriental» (si bien décrit autrefois par Montesquieu, Marx et Karl Wittfogel).

## Passager clandestin

## Antipresse, une chronique de ce temps

**P**OUR UNE FOIS, L'ANTIPRESSE SE DÉINVITE... ELLE-MÊME! A L'OCCASION DE NOTRE 156E SEMAINE, J'AVAIS ENVIE DE COMPOSER UNE SORTE DE BILAN INTERMÉDIAIRE DU TRAVAIL DE L'ANTIPRESSE. LES QUESTIONS D'HERVÉ, L'UN RÉDACTEURS DU SAKER FRANCOPHONE, M'ONT FOURNI LE CADRE ET L'OCCASION DE CE RETOUR SUR SOI. VOICI DONC UNE SORTE DE *CREDO* QUI RENDRA NOTRE DÉMARCHE PLUS FAMILIÈRE AUX NOUVEAUX ABONNÉS, MAIS QUI RAFRAÎCHIRA PEUT-ÊTRE AUSSI LA MÉMOIRE DES ANCIENS. (SLOBODAN DESPOT)

## Un caillou dans les rouages du système

**En quelques mots, quelle est l'histoire de l'Antipresse?**

Puisque le mot est revenu à la mode, on pourrait assimiler l'Antipresse à une *jacquerie* interne au monde des médias. Avec mon ami Jean-François Fournier, journaliste chevronné et qui fut rédacteur en chef de journaux de grand public, nous commentons souvent le conformisme et la pauvreté des «médias de grand chemin». A la fin, nous avons mis en commun nos réseaux et nous avons commencé d'envoyer une lettre à nos amis, chaque dimanche à 7 heures du matin. Ainsi depuis 156 semaines, sans un seul dimanche de congé!

Mon tout premier article, «Les lauriers du cheval de Troie» était consacré au retrait de la ministre Eveline Widmer-Schlumpf du Conseil fédéral suisse. Comme je l'avais prévu, le départ de Mme «Vive-les-Stroumpfs» devait donner lieu à un concert de louanges obligatoires et mécaniques dans les

médias de grand chemin. En rappelant son bilan de naufrageuse de la place financière suisse au profit de l'impérialisme anglo-saxon, j'ai simplement mis le grain de sable nécessaire dans les rouages trop bien huilés de la propagande pavlovienne. Bien que composé d'évidences, cet article a immédiatement attiré sur nous l'attention du public suisse. Ceux que nous avons consacrés, dans la même veine, à des affaires françaises, nous ont en définitive attiré une majorité de lecteurs français.

**Qu'est-ce qui vous distingue des autres «nouveaux médias»?**

Tout d'abord, la forme. Nous ne sommes pas un site ou un blog, mais avant tout et essentiellement une lettre-magazine. *Lettre* pour le côté personnel: nous écrivons à des correspondants qui ont choisi de nous recevoir, non à un public indéfini. *Magazine* pour le côté rédactionnel: chaque envoi est une édition,

avec des choix éditoriaux et une manière de composer les choses qui nous est propre.

Ayant débuté comme une «réaction», nous avons fini, à force d'engagement et de régularité, par constituer une véritable chronique de ce temps. Désormais, nous avons un site qui sert de bibliothèque et d'archive à ce travail frénétique et touffu. On peut s'y retrouver par date, par auteur, par mots-clefs... mais on peut aussi y consulter nos éditions numéro par numéro. Cet apport ne change rien à la formule de base: la lettre qu'on découvre avec son café du dimanche. Les articles ne sont d'ailleurs mis en ligne qu'après l'envoi de la lettre.

Ensuite le fond. Nous n'avons pas de cause à défendre, sinon celle de l'esprit et de la culture, pas de programme sinon d'essayer de voir «des choses au-delà des choses» comme l'a génialement exprimé Victor Hugo. Nous ne faisons pas à proprement parler de la «réinformation». Nous proposons simplement des visions libres mais argumentées des grands sujets autour desquels régnait le plus strict unanimité. Le tout avec un soin maniaque de la langue et un enracinement vivant dans les grandes sources littéraires, esthétiques et philosophiques.

Plutôt qu'une «alter-information» faisant miroir au *mainstream*, nous cultivons donc plutôt une *autre école du regard*. Il n'est rien de plus «décaté», de nos jours et dans cet univers, que d'être classique, distancé et articulé.

Cela ne nous empêche pas de rester en prise avec l'actualité et de faire un travail journalistique de fond. C'est ainsi qu'une révélation venue de l'Antipresse a pu se retrouver cet été dans les questions posées aux protagonistes par la commission d'enquête sénatoriale sur l'affaire Benalla.

**Vous proposez plusieurs rubriques dans cette lettre d'information? Elles vivent chacune leur vie où y a-t-il un lien «caché» entre ces différentes approches, un processus ou un chemin pour vos lecteurs?**

La lettre s'est développée au gré de nos réflexions et des collaborations. Mon cofondateur Jean-François Fournier est parti, happé par des obligations professionnelles. Est arrivé Pascal Vandenberghe, notre «Cannibale lecteur» qui est à la fois éditeur et entrepreneur en tant que patron de la chaîne de librairies Payot. Eric Werner, philosophe bien connu, assure avec ses «enfumages» une critique distanciée de la manipulation ordinaire des esprits et des masses. Fernand Le Pic a exploré les coulisses du grand jeu géopolitique. Aujourd'hui, l'avocat Sébastien Fanti nous décrit l'avenir numérique qui nous attend et Arnaud Dotézac décortique le sens et le non-sens des mots dont on abuse dans les médias.

Il y a bien entendu un «lien caché», par-delà nos différences d'idées et de points de vue: le refus de la bêtise obligatoire et de la massification.

**Vous avez choisi un modèle**

## payant il y a 1 an, quels sont les retours?

Les retours sont bons — forcément, allais-je dire — dans la mesure où les abonnés qui ont fait le pas après deux ans de gratuité savaient ce qu'ils achetaient. Ceux qui ne se sont pas abonnés, par définition, ne vous envoient pas de retours. Cela dit, les abonnés payants ne représentaient à l'origine qu'un dixième de notre base d'adresses totale. Il faut conclure que — malgré les bonnes dispositions que nous avait laissé entrevoir un sondage préalable —, neuf lecteurs sur dix n'étaient pas prêts à payer pour un service qui jusqu'alors avait été gratuit.

Pour interpréter ces choses, il faut prendre en compte le contexte. Lorsque notre lettre s'est étoffée à la fois en termes de contenu et de public (aux alentours de 4000 correspondants), il a fallu trouver un moyen de la faire durer et de l'améliorer. Jusqu'alors, nous sollicitions des dons à bien plaisir. Mais on connaît bien, surtout dans le monde de l'internet, la cruelle courbe des rendements décroissants. On soutient volontiers l'initiative d'une startup, mais lorsque cette jeune pousse commence à s'installer dans le paysage, le public se dit qu'elle a sans doute bien d'autres donateurs, ou sponsors, pour la faire vivre. Donc, plus elle a besoin de finances, plus sa base de contacts s'agrandit, et moins — paradoxalement — elle reçoit.

La version payante répond à la fois à notre vœu de durabilité et à certaines demandes des lecteurs qui

requéraient une part de professionnalisme. C'est ainsi que nous avons créé le *Drone de l'Antipresse*. Au lieu de diffuser un simple e-mail, nous donnons accès à un magazine PDF de 16 pages avec une typographie soignée qu'on peut lire sur tablette ou sur ordinateur, mais aussi imprimer et archiver.

C'est évidemment un modèle de développement lent et restreint, à contre-courant des tendances dominantes. En revanche, nous avons une base de lecteurs fervente et soudée, une vraie «communauté des gens normaux», qui grandit organiquement.

Cette croissance reste confidentielle, car elle se frotte à un grand écueil. Le réflexe de gratuité inculqué aux utilisateurs du net pose un grand problème à tout fournisseur de contenus sérieux et qui se veut indépendant. Les géants ont commencé par saturer le public avec un déferlement de services et de contenus gratuits, en escamotant habilement le contrecoup de cette générosité. *There is no free dinner*, dit-on dans le monde anglo-saxon. L'exploitation de vos données personnelles, le gavage publicitaire, voire la manipulation électorale (comme on l'a vu avec Cambridge Analytics) font partie du coût de cette «gratuité».

En tant qu'internautes, nous sommes tous des Pinocchio happés par les délices du parc d'attractions mais dont on s'apprête, à la sortie du train fantôme, à faire de la peau de tambour. Lorsque je m'en suis rendu compte à mon propre sujet, j'ai décidé

de soumettre à une révision sévère ma propre consommation sur l'internet et de payer pour les sources et les outils dont j'ai besoin. Si je considère normal d'acheter mon journal en kiosque — même s'il est truffé de pubs —, pourquoi doit-il en être autrement avec les contenus virtuels? Surtout ceux produits par des structures petites et indépendantes.

Lorsque vous payez une chose, elle a pour vous un prix qui n'est pas seulement financier et un poids

qui ne s'exprime pas forcément en grammes. Payer pour des contenus virtuels est d'autant plus méritoire et plus important. Cela renforce le statut de réalité de ces choses immatérielles que sont les idées. Après tout, on n'achète pas le journal pour son poids de papier (sauf pour emballer à l'occasion une salade), mais bien pour les valeurs immatérielles qu'il véhicule.

*(Lire la suite)*



Ceci est un article en libre accès.  
Vous pouvez en lire **(et diffuser!)**  
l'intégralité en ligne:  
<http://tinyurl.com/y75x2b6s>



**SUR CES MOTS** par Arnaud Dotézac

## Itinérance mémorielle

Une *itinérance* est certes un déplacement mais le choix de ce mot doit bien faire sourire au Québec où il désigne le fait d'être à la rue, un SDF. Idem pour les opérateurs téléphoniques francophones à qui les *frais d'itinérance* furent imposés pour traduire le *roaming* (errance). Etrange paradoxe toutefois que d'*errer* pour rendre hommage à cette Grande guerre qui fut de position, symbole d'immobilisme et d'impasse tactique. Est-ce une simple "erreur", comme le cafouil-

lage relatif à Pétain, ou le premier signe de fossilisation d'un "En marche" déjà *mémoriel*? Mais il est vrai que les racines de *mémoire* rejoignent celle du latin *mereo* dans le sens de « recevoir sa part » (mériter) et *mercēs* (récompense, marché), ce que vise bien le mercantilisme macronien, au moins en points de sondages. Il devra toutefois veiller à ne pas trop rogner sur les intérêts *moratoires* que le peuple français s'apprête à lui réclamer tant dure son *morne* présent.

## TURBULENCES

### SIBÉRIE | No country for McDo

Le 31 janvier 1990 s'ouvrait à Moscou, à la place du Café Lyra et en face de la statue de Pouchkine, le plus grand McDonald's d'Europe. Trois mois après la chute du Mur de Berlin et moins de deux ans avant que l'URSS ne soit enterrée en catimini dans une forêt de Biélorussie. Sur la nouvelle enseigne, la direction de McDonald's Canada, qui avait négocié le projet avec la ville de Moscou, a accepté de faire figurer en petit l'emblème du marteau et de la faucille au-dessous d'une feuille d'érable. Le jour de l'ouverture, 30'000 Moscovites ont fait la queue dans le froid pour être servis et ont battu le record mondial d'affluence de la marque jaune. La guerre froide était gagnée sans coup férir, en supplantant dans le cœur et l'estomac des «nouveaux» Russes les hamburgers à 179 roubles aux boules de viandes nationales — les non moins goûteuses «kotlety».

28 ans plus tard, la Russie compte 660 McDos concentrés dans la partie européenne du pays. Mais au-delà de l'Oural, la colonisation par le goût marque le pas. A Novossibirsk, un franchisé vient de fermer. Plus à l'Est, c'est le désert. Les villes d'Irkoutsk, Khabarovsk, Vladivostok, qui comptent chacune plus de 600'000 habitants, ne se laissent pas séduire par le «softpower» gastroaméricain.

On trouve là une des raisons de la fascination exercée par la Sibérie sur certains esprits rebelles occidentaux. Comment expliquer autrement que certains de nos politiciens vaudois — et non des moindres — aient répondu à l'appel de la toundra et couru le risque de sacrifier leur carrière sur l'autel de la rusticité plutôt que dans les palaces d'Abu Dhabi?

JMB/22.11.2018

Sources: [Valery Dubogrey](#) | [Le Temps](#)

### Pain de méninges

#### LA PRESSE, AFFAIRE D'HOMMES LIBRES

Actuellement, la liberté de la presse n'existe pas. Les journalistes sont des crapules, manipulateurs de l'opinion qui trompent le peuple de crainte de se retrouver sans «revenu garanti». Ils ont peur d'avoir faim, de tomber dans la dèche. Être ou ne pas être sujet à cette peur est affaire de personnalité. Tout homme n'a pas la capacité de rester droit, honnête et ferme dans ses convictions face à l'éventualité de ne pas manger à sa faim. Le journaliste, en tout cas, ne l'a pas. J'exige son indépendance économique immédiate à l'égard de son employeur. J'exige qu'on lui donne l'occasion de prouver qu'il peut être un brave type lorsqu'il n'est plus menacé de licenciement, et donc de faim. La presse doit être assumée par des hommes *libres*.

— Ret Marut (B. Traven), 15 janvier 1919